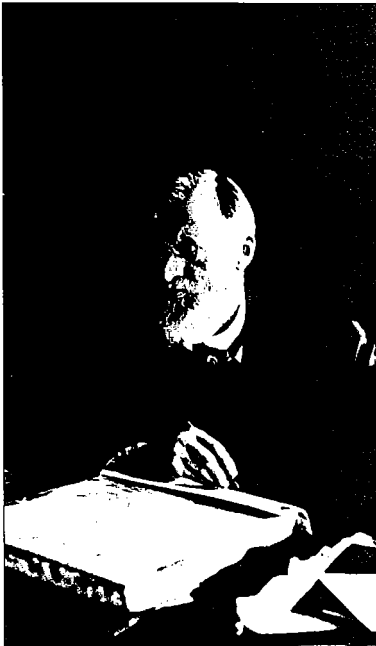


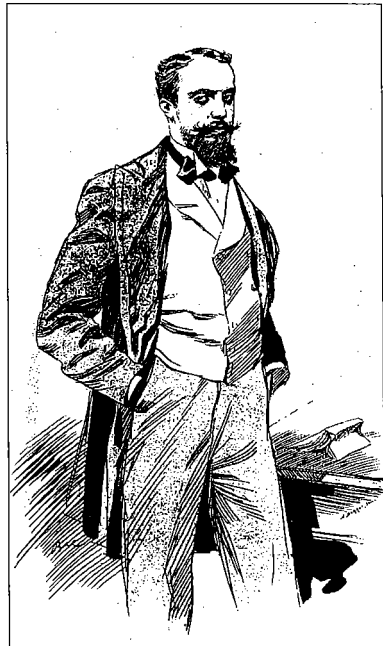
**SOUVENIRS SUR ALBERT ROBIDA  
PAR UN DE SES CONTEMPORAINS, 1880-1890**

par

*Ferdinand BAC*



*Albert Robida*



*Ferdinand Bac, par lui-même*

## INTRODUCTION

A l'âge de quatre-vingt-dix ans, et à la demande des autorités municipales, Ferdinand Bac rédige quelques pages de *Souvenirs* qu'il conserve d'Albert Robida, dans la décennie 1880-1890, au temps de sa jeunesse.

Nous sommes en avril 1949, Bac demeure à la Surintendance, 9, rue des Domeliers, chez ses amis Ladan-Bockairy, où il n'a plus que quelques années à vivre.

L'écrivain -artiste, le mémorialiste témoin de son temps, le "Napoléonide" éclairé n'a rien perdu de sa mémoire, de sa verve, de son esprit, et ces quelques souvenirs, outre leur mérite de brosser un vivant portrait et un éloge perspicace du dessinateur compiégnois de dix ans son aîné, sont un régala pour le lecteur d'aujourd'hui.

Ce texte, donné par l'auteur à la Bibliothèque de Compiègne (il porte la cote Vd 254) et publié ici, était connu de Philippe Brun, qui en cite un bref extrait dans son livre *Albert Robida, sa vie son oeuvre*, paru chez Promodis en 1984. Mais à ma connaissance et sauf erreur, ce texte n'a pas été publié *in extenso*, en tout cas pas par la Société Historique.

L'opinion d'un artiste sur un autre artiste, ayant tous deux un lien privilégié avec Compiègne, et dont l'un, Robida, accueille le cadet dans la revue qu'il vient de lancer avec un éditeur, *La Caricature*, lui permettant ainsi de publier ses croquis et d'entamer une carrière à succès de dessinateur "léger" (production que Bac récusera plus tard comme médiocre), ne peut manquer d'intéresser les Compiégnois.

La réunion de deux noms familiers à leurs oreilles, qui ont, curieusement, quelques points communs assez frappants, avec le récit pittoresque de leur première rencontre guidée par un hasard providentiel, étonnera sans doute quelques-uns de nos concitoyens.

L'émouvante confidence sur l'origine de sa vocation délivrée par Robida à son jeune ami devant l'Hôtel de ville au cours d'un voyage en commun à Compiègne, ne fait bien sûr que nous conforter dans l'idée si évidente qu'à la source du "génie" de Robida, se trouve le décor, l'atmosphère du Compiègne d'autrefois, révélé par les anciennes gravures et cartes postales de la fin du siècle dernier.

Cette seule notation justifierait de sauver ce texte de l'oubli.

Il y aura bientôt soixante-dix ans que j'ai connu, admiré et aimé Robida, mon aîné d'une dizaine d'années.

Je dois dire que c'est de la façon la plus imprévue par un jeune Franc-Comtois nommé Wetzel<sup>(1)</sup> qui, un soir, pénétra dans ma chambre d'étudiant, 6, rue Gay-Lussac, à l'hôtel d'Athènes. Il me surprit en train de dessiner de belles dames, couchées dans des landaus, et que je venais de voir défiler aux Champs-Élysées. Car c'était "au temps des équipages" chers à Elisabeth de Gramont.

"Vous êtes artiste? me demanda le voisin.

-Pas du tout, répondis-je. Je dessinaille comme tout le monde. Dessiner c'est penser, c'est raconter ce qu'on a vu de drôle dans la journée...

"Alors quelle Faculté?

-Aucune. J'ai horreur des Facultés qui vous dirigent vers un métier. Je suis né cancre, voilà ma profession. Je me balade, j'observe et je dessinaille...

"Ah! mais! s'écria le Comtois. Et vous ne voulez pas publier ça? Gagner de l'argent?

-Ma foi non! Je m'amuse. S'amuser ce n'est pas une profession lucrative.

Il s'empara avec autorité de mon carton: Moi, dit-il, je vous les ferai publier. J'ai la bosse du commerce. Mon père achète les chapeaux de paille en hiver et des fourrures en été, pour les vendre dans la bonne saison. Je vais *faire la place* pour vous...

J'avais horreur de ce mot. Il m'assimilait à un commis voyageur qui place des faux-cols en celluloïde!

Il insista: "Ayez confiance dans mes talents de placier. Je me ferai passer pour votre frère..."

Je désapprouvais également cette intention. Il ressemblait à je ne sais quel rejeton d'un muletier du temps de l'occupation... Enfin je dus céder.

"Avant huit jours, affirma-t-il, vous serez appelé à collaborer à quelque revue illustrée".

Ce miracle eut lieu: "On vous attend, s'écria-t-il, rue du Croissant, chez le directeur d'une maison d'édition, monsieur Decaux. Il a rénové le journal *La Caricature*<sup>(2)</sup>

Sans aucun entrain je me rendis pourtant à ce rendez-vous. Je

---

(1) Milo Wetzel, ami de Bac.

(2) *La Caricature* paraîtra jusqu'en 1898.

croyais d'abord à une farce d'étudiant mais je me rendis bientôt compte que j'allais bientôt m'improviser dans une carrière que je n'avais pas cherchée.

Dans une vieille rue, une maison poussiéreuse. Une petite antichambre. On m'y fait attendre. Un monsieur sort. "Pardon! me dit-il, je m'excuse de vous avoir fait attendre si longtemps sur cette banquette!" C'était un Immortel, André Theuriet, délicieux homme helvétique de l'Académie française.

J'aurai bien de mon entrevue car la bonne grâce dans laquelle j'avais été élevé, venait déjà à ma rencontre... Enfin la porte s'ouvrit. Monsieur Decaux était devant moi: "Je vous présente, me dit-il, en désignant une personne penchée sur des épreuves, Monsieur Albert Robida. Il va vous parler de nos intentions..."

Cet inconnu, déjà si connu par moi, se leva et me serra la main avec une cordialité surprenante. Vos croquis, me dit-il, me plaisent beaucoup et je vous engage pour *La Caricature* où vous pourrez laisser aller votre fantaisie.

Je n'en croyais pas mes oreilles. Je regardai pour la première fois mon rédacteur en chef. Instantanément je le situai dans le Moyen Age. Je le voyais clerc d'un tabellion du temps de Louis XI ou préparateur dans le laboratoire d'un alchimiste, un disciple du docteur Faust, grand, maigre, timide, absent. L'air appliqué d'un myope. Il feuilletait mes pauvres croquillons avec tant de studieuse bienveillance, que j'allais de surprise en ravissement. Ce n'est pas un patron qui me parlait du haut de son poste de commandement. C'était un ami, un camarade, si proche de moi! Tout ce que je pouvais lui reprocher, c'était cette absence complète de critique par laquelle les hommes savent s'imposer aux jeunes pour les convaincre de leur nullité.

Je quittai ce vieux logis avec un réel ravissement, étonné d'avoir une profession, stupéfait de gagner de l'argent avec ce divertissement de baladeur, ce passe-temps de paresseux qui était de croquer des passants dans les Champs-Élysées.

Bientôt cette entrée dans la vieille *Caricature*, illustrée naguère encore par Cham et Daumier, me procura la joie d'une intimité, d'une camaraderie confiante avec cet homme déjà réputé depuis la Commune où il avait transmis à la postérité des images si vivantes.

Nous allons, me dit-il le lendemain de notre première rencontre, aller ensemble rue Réaumur dans notre imprimerie lithographique, car nous ne sommes pas riches et il faut reproduire par les procédés les moins chers. Une fois arrivés je pris une première leçon. Sur un papier jaune peu propice à la liberté du dessin, il fallait calquer mes croquis qu'on reportait ensuite sur la pierre. Cette contrainte m'ôtait tous mes

moyens, auparavant si affranchis dans l'improvisation. Je proclame donc l'extrême indulgence de mon admirable chef pour mes défaillances car, à vrai dire, loin de faire des progrès dans la ferveur de cet encouragement, je dessinais de moins en moins bien. La mansuétude de Robida se consolida pourtant dans mon extrême désir de lui être agréable.

Pendant un déplacement commun à Compiègne il m'arrêta sur la place de l'Hôtel de ville et, me montrant la survie médiévale de ses façades municipales, il me dit de son air si simple: "Voilà le berceau de ma carrière! C'est ce décor qui est à l'origine de tout! Je me suis senti tellement uni à lui que je ne pouvais plus m'en séparer. Il m'a hanté toute ma vie et même dans l'actuel si absorbant, il arrive au premier plan et s'impose comme une vision de fond du temps de Rabelais!"

Et il se mit à illustrer Rabelais! Avec quelle fougue, avec quel sens impérieux d'une sorte de contemporanéité. Et quand enfin, en me disant que derrière ces vitres il avait pâli sur du papier timbré dans une étude de notaire, je me mis soudain à découvrir en moi-même un sens divinatoire. Ma première impression en le voyant n'avait-elle pas été celle d'un serviteur lointain de la basoche, un de ces clercs qui surgissent dans les contes du XIXe siècle avec le nez enrhumé du brave scribe penché sur son écritoire pendant que les portes, sans cesse ouvertes et fermées, lui envoient les mortels courants d'air!

Et Pierrefonds! Il admirait la rénovation et il regrettait la beauté romantique des ruines. Il peuplait le château de ses figures authentiques et en même temps il songeait à édifier d'une façon prophétique un avenir invraisemblable. Son sens médiéval enjambait six siècles et posa, avec une étonnante tranquillité devant nos yeux d'incrédules, la prodigieuse fantasmagorie d'un ciel peuplé d'animaux ailés qui n'étaient ni des aigles, ni des cigognes, mais cet avenir dont lord Brick en 1840, à la Royal Academy, avait dit "qu'il dépasserait les besoins de l'homme et qu'il tuerait l'homme"...

Ce côté dramatique du génie inventif de l'homme se surpassant lui-même, Albert Robida, ce "clerc médiéval" l'avait prédit comme personne avant lui. Et ce Vingtième Siècle dont il me parlait sans l'avoir encore matérialisé dormait en lui comme un paradoxe vivant, je le voyais surgir dans le prodigieux hérissément de ses paysages gothiques, de ses forêts de tours et de clochetons qu'il aimait ressusciter.

Déjà alors il m'apparaissait dans sa frugale modestie, dans le charme effacé de son labeur, plein de silence et de simplicité, sans l'ombre de cette frénésie réclamière qui, aujourd'hui, nous fait prendre "des vessies pour des lanternes".

Souvent j'exprimais devant lui mon étonnement pour ce voyage miraculeux qu'il nous faisait admirer sans aucun besoin d'être applaudi par la galerie. Il répondait toujours à sa manière lucide et fruste. En face

de la risible suffisance de tant de héros du jour, si vite oubliés, il surgissait devant moi comme ce servant qui fait lever le rideau du théâtre sur une succession de féeries et qui se retire aussitôt dans l'ombre des portants pour disparaître.

Quelle leçon de modestie il nous donnait, ce magicien, ce bon père de famille, oeuvrant dans sa petite maison du Vésinet, loin de Paris et animant la grande ville de ses suggestions, galopant avec une sorte de surabondance à travers les voies aériennes de sa fécondité.

Déjà spectateur des silhouettes de 1870-71 dont il me parlait pour échanger nos souvenirs à dix ans de distance mais dont les siens seuls avaient laissé des traces, il me menait parfois sur le seuil d'un temps qui, pour nous, est encore à ses débuts.

N'avait-il pas réalisé cette gageure de jongler avec des siècles, de sortir d'une manche je ne sais quelles visions précises rappelant celles de Victor Hugo dans son *Notre-Dame de Paris*, cette "prescience posthume" si ce mot n'est pas trop absurde pour définir sa "présence réelle" dans le Moyen Age et la vision du ciel peuplé dont l'in vraisemblance faisait sourire le monde et qui, à présent, est sur nous comme un triomphe, le dernier peut-être qui est en marche pour changer la face du monde.

Aussi est-ce avec une émotion réelle que le nonagénaire que je suis assiste, de loin, à la résurrection de mon inoubliable ami. Je savais bien qu'après ces soixante-dix ans sa gloire ne pouvait que grandir, mais j'exprime à la Ville de Compiègne et aux organisateurs de cette exposition ma gratitude émue pour avoir ranimé ce souvenir et rendre justice à ce glorieux concitoyen. Déjà riche de tant de gloire, la Ville aura ajouté une belle branche de laurier au prestige qu'elle possède avec Jeanne d'Arc!

Compiègne, la Surintendance, 27 avril 1949.